

Les gens du voyage : à voir, à lire, à découvrir...

Un monde de traditions qui s'ouvre à la « modernité »
La flûte tzigane, de Bertrand Solet (1982)

Publié dans la collection « Castor poche » des éditions Flammarion, ce roman de Bertrand Solet – *La flûte tzigane* – s'adresse à tous : la lecture en est aidée avec sa pagination qui n'est pas dissuasive (120 pages), sa typographie aérée et ses illustrations sobres, en noir et blanc, de François Davot.

L'histoire s'inscrit dans un contexte de rupture. La ville attire ; les gens du voyage ont envie de se poser un peu – mais sans aller jusqu'à abandonner les caravanes et les grands espaces qui donnent un souffle de liberté.

Bertrand Solet nous fait entrer dans l'intimité des familles. Ce sont les pères qui officialisent qui va épouser qui, et tout cela sur fond de rites très codés. Fort heureusement, ici Lazlo et Paprika souhaitaient depuis longtemps se marier ensemble.

Les traditions sont très fortes chez les « *Tsiganes de la tribu des Roms* ». Rien de tel qu'un mariage pour nous le faire découvrir... ou la bronchite de la Grand-Mère ! Mais elle est robuste et elle peut continuer de nous initier avec ses histoires qui se transmettent à l'oral de génération en génération. Avec la Grand-Mère, on saura ainsi la signification des trois pierres au sol quand elles forment un triangle ; on saura qu'il ne faut pas montrer du doigt une étoile filante ; on saura pour quelles raisons il convient de brûler les « verdines » (roulottes) au décès du propriétaire ou encore pour quelles raisons il faut mieux éviter de déplaire aux morts (sinon, gare au « mulo » !). La recette pour cuire les hérissons fait également partie des séquences d'initiation...



Mais les Roms ne vivent pas seulement dans un monde de signes, de symboles, de rites et de traditions orales, ils évoluent dans leur temps. La télévision s'est ainsi introduite dans des caravanes. En outre, il y a la prise de conscience de l'importance de l'école pour les enfants, d'où la nécessité de ne pas continuellement « voyager ». De toute façon, les gens du voyage sont rarement les bienvenus. Les relations sont difficiles avec les voisins, avec les gendarmes ou la police...

Cependant, là aussi, le monde n'est pas figé. Les représentations évoluent. L'auteur en veut pour preuve cette rencontre entre le jeune Yoska – le narrateur – et Bérangère qu'il trouve « *gentille* »... et à laquelle il va offrir la flûte qu'il a gagnée de haute lutte par deux hérissons à un...

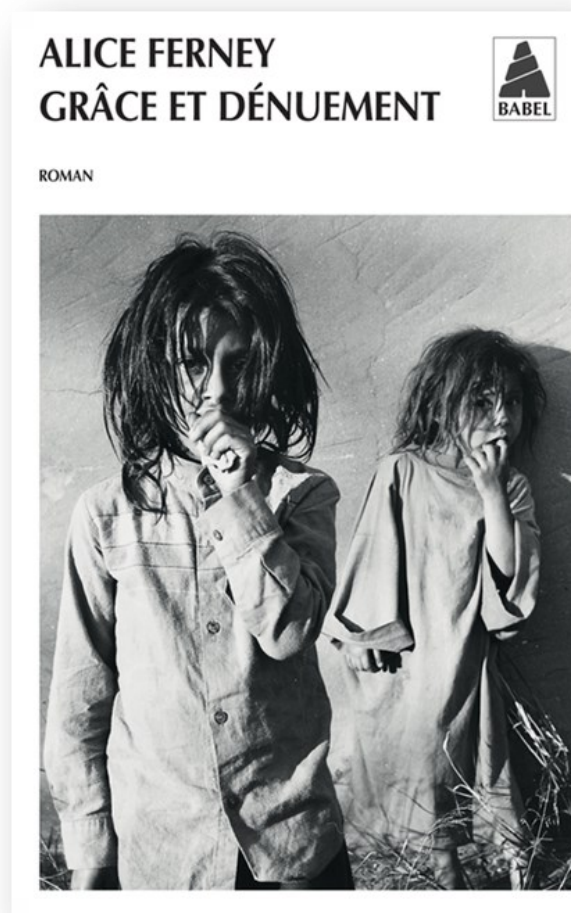
Battements du cœur et abattement de l'âme *Grâce et dénuement* d'Alice Ferney (1997)

Dans son troisième roman, publié en 1997 chez Actes Sud, Alice Ferney nous prend par la main et nous invite à la rencontre de femmes et d'hommes... au bord de tout.

Grâce et dénuement : deux mots taillés dans le fil du rasoir pour dire tout ce qui se cache derrière les corps crasseux et les maisons de tôle. Deux mots qui se déclinent pour dire les émotions qui mènent des sourires aux larmes. Et pourtant, plus fort le cœur s'emballe et moins l'on s'apitoie. Grâce et dénuement, ce sont les battements du cœur et l'abattement de l'âme, dessinés au fil des pages sans voyeurisme ou misérabilisme.

Alors par quelle magie étrange Alice Ferney nous mêle-t-elle à la vie de ses personnages ? Celle de ces enfants de gitans sédentarisés qui inlassablement, chaque mercredi, écouteront Esther Duvaux lire et lire encore... Par quelle magie à son tour le lecteur partage-t-il les émotions d'Esther et des enfants, et des parents de ces enfants ? Par quelle magie, le temps d'un livre, ne sommes-nous plus de ceux qui jugent et qui expulsent ?

Ce livre, c'est l'espoir baigné de réalisme, tout à l'image de la vie où les destins s'écrivent, se mêlent, s'emmêlent. Et puis ce sont ces personnages, la vieille Angéline, ses fils et ses belles-filles, ses petits-enfants. La vie qui se démène, la misère qui rôde et qui n'en finit pas de prendre ses aises et puis la mort comme une sanction, comme un verdict. Mais c'est aussi Esther. Esther et les livres, Esther qui lit pour ces enfants gitans sur le lopin de terre, usurpé à la grande cité. Ce livre, c'est aussi ceux qui oublient leurs devoirs, qui ne veulent plus voir, et qui laissent courir les rats, monter la boue et l'odeur âcre du feu qui rassemble et qui réchauffe quand on n'a plus rien que la vie chevillée au corps et cette paren-



thèse volée au temps où l'on ne fait rien d'autre que d'être libre.

Il y a dans ce livre la force de l'amour et celle du désir ; il y a ce parfum de l'essentiel qui dit simplement qui sont les Hommes et qui ne le sont pas.

1940-1945 : des pages sombres de l'Histoire de France *Les Tsiganes à Montreuil-Bellay*, avec Kkrist Mirror (2008)

Tsiganes – 1940-1945 : le camp de concentration de Montreuil-Bellay est la traduction en bande dessinée des recherches de Jacques Sigot, instituteur et passionné d'histoire, sur les camps de concentration pour nomades en France, et plus particulièrement sur celui de Montreuil-Bellay, dans le Maine-et-Loire, qui a pu comprendre jusqu'à près de 1 100 détenus.

Scénario et dessin sont signés par Kkrist Mirror et l'album est publié en 2008 par les éditions Emmanuel Proust. Il suffit de commencer par lire la préface de Serge Klarsfeld, historien et avocat, fondateur de l'association Fils et filles de déportés juifs de France, pour savoir qu'on va lire une œuvre sombre, essentielle, qui révèle un pan de notre Histoire peu glorieuse et qui sensibilise à des réalités tristement contemporaines.

L'album est dessiné en noir et blanc, ce qui accentue la dramatisation. Les scènes ont souvent un cadrage très serré, ce qui contribue à l'expressivité des sentiments : l'incompréhension, la détresse, la résignation, la colère, la haine, mais aussi la compassion, l'entraide, la solidarité.

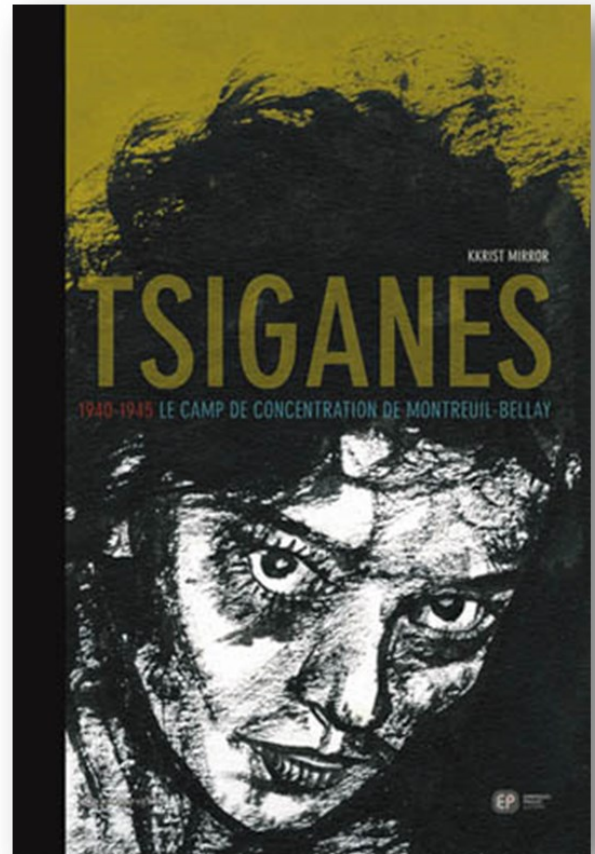
Le récit rend compte de toute l'histoire du site de Montreuil-Bellay. Ce fut d'abord un chantier pour y créer une poudrerie. D'anciens soldats républicains espagnols, qui refusent de retourner dans leur pays, y sont réquisitionnés.

Les Allemands entrent à Montreuil-Bellay le 21 juin 1940 et ils récupèrent le site pour y enfermer, jusqu'en mars 1941, des militaires en fuite et des civils. Comme le précise le dossier documentaire qui enrichit l'album, « *c'est la seule période pendant laquelle le camp fut administré par l'ennemi* ».

Le 8 novembre 1941, la « France » prend le relais. Le site est transformé en camp de concentration régional pour les « *individus sans domicile fixe, nomades et forains* »... À la Libération, des soldats vaincus du Reich prennent la place, puis des collaborateurs de la région, des civils allemands arrêtés en Alsace, des femmes hollandaises qui avaient épousé des nazis...

Et les Tsiganes ? Ils quittèrent Montreuil-Bellay le 16 janvier 1945... « *non pas pour être libérés, comme cela aurait dû être* », mais pour être transférés dans d'autres camps où certains restèrent jusqu'en juin 1946, « *ce qui confirme que l'occupant n'avait eu que peu de responsabilité dans leur internement* ». Durant plus de trois ans, Montreuil-Bellay est bien un camp de concentration français pour enfermer d'autres Français, et dans des conditions de grande précarité (la faim, le froid, les brigades...).

Pour rendre compte de cette triste et honteuse réalité, Kkrist Mirror a donné une place centrale à l'abbé Fran-



çois Jollec (1887-1950), curé de Méron, près de Montreuil-Bellay, en 1937. Cette place centrale n'est pas usurpée. Son comportement ne fait pas l'unanimité, mais dès 1940, il mobilise son énergie pour secourir les Républicains espagnols, puis ce sera les prisonniers successifs du camp de concentration. Il est également engagé dans la Résistance locale, victime d'une dénonciation et de calomnies. Très vite innocenté, il est grièvement blessé, le 3 janvier 1945, par une mine que l'armée allemande avait laissée derrière elle.

L'album est autant un hommage au courageux curé de Méron qu'une histoire – lugubre – du camp de concentration français de Montreuil-Bellay.



« *Zarneben* »
mettre au monde,
est un acte qui
fait changer la
femme de statut.
De « *tchai* » fille,
elle devient
« *sjouvel* »
jeune fille, puis
« *romni* » femme
et « *lélin* » femme
avec son enfant,
pour avoir droit
enfin au titre
de « *stat* » la
mère.

L'album de Kkrist Mirror sert aussi à faire connaître la culture tsigane (ici à travers le statut de la femme et la naissance d'un enfant)

« La haine, ça trouve son chemin tout seul » *L'été des Gitans*, de Sylvie Fournout (2013)

Le roman, *L'été des Gitans* ⁽¹⁾, n'a pas la puissance ethnographique de *Grâce et dénuement* (Alice Ferney, 1997), mais il nous en raconte beaucoup également sur les Gens du voyage – plus précisément sur les Gitans qui viennent d'Espagne comme travailleurs saisonniers (pour les vendanges), et sur le rejet, et quelquefois la haine, dont ils font l'objet par des gens du pays.

Maria, c'est la grand-mère. Le grand-père, il n'est plus là et on n'en parle pas. L'été, Maria accueille pour les vacances ses quatre petites-filles : Sarah est la plus grande ; elle a une quinzaine d'années, l'âge des jeunes filles qui sont en train de devenir femmes. Julie n'a que 11 ans ; c'est elle qui effectue le récit... sauf quand une jeune fille de 11 ans ne peut pas encore comprendre ou quand la scène se déroule là où n'est pas sa place. Sarah et Julie sont amies, mais les quelques années d'écart vont bientôt se faire ressentir. Quant à Flo et Prune, ce sont encore de petites filles, naïves, mais qui peuvent déjà faire preuve de beaucoup de perspicacité...

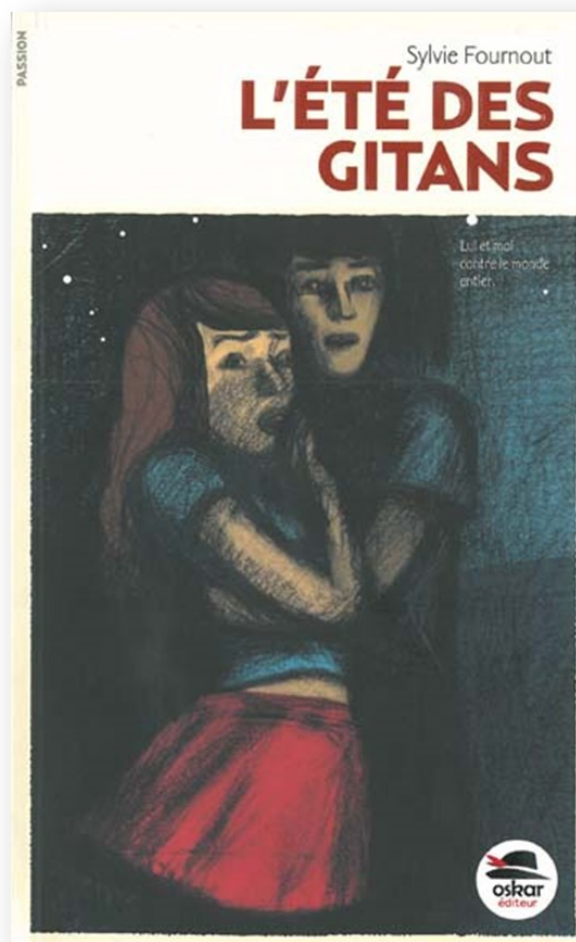
Jorge, c'est le Gitan, et c'est lui le chef. Mais c'est Nad qui apparaît le premier dans le récit. C'est le beau Gitan qui fait craquer les filles.

À part la musique, la guitare, on ne saura pas grand-chose de la vie des Gitans – sinon qu'ils sont là pour les vendanges –, tant que la mécanisation ne les rejette pas, et qu'ils sont d'exceptionnels travailleurs. Ils vivent dans trois roulottes, sur un terrain de Maria, en attendant qu'ils soient obligés de s'installer sur un terrain aménagé... juste à côté du cimetière !

Ce que Sylvie Fournout met en scène, c'est d'abord, dans une écriture bucolique, cet environnement viticole. Mais les protagonistes de l'histoire se mettent en place et apparaît peu à peu cette méfiance que les gens du pays – pas tous – peuvent avoir à l'égard des Gitans. Ce qui agace là-bas, c'est justement qu'ils sont de meilleurs travailleurs, plus rapides, plus efficaces.

Quand l'étranger dérange...

Il y a plus que de la méfiance... Certes, Nad le beau Gitan fait naître de la jalousie et une rivalité entre Sarah et une autre fille du village, Noah... Là également, via la farouche Maria, il y a des enjeux d'argent avec des histoires d'acquisitions foncières pour agrandir la coopéra-



tive. Mais des vendanges on passe aux coups bas, aux coups et blessures, au meurtre prémédité.

Dans un village où tout pourrait être paisible, où l'on pourrait faire la fête ensemble à la fin des vendanges, comment peut-on en arriver à de telles extrémités ? Peut-on penser qu'on en veuille aux Gitans car ils viennent prendre le travail ? Manifestement, du travail, il y en a pour tout le monde. Jorge donne des consignes qui ne souffrent aucune dérogation : les Gitans sont « dressés à ne pas faire de vagues »... Alors, pourquoi tant de haine ?

« La haine, explique Jorge, ça trouve son chemin tout seul ». À trente-cinq années d'écart, la même histoire va-t-elle se rejouer ? Pas complètement. Cette fois-ci, au sein du village, les langues vont se délier... Jorge accepte les « vagues »... mais sans aller, tout de même, jusqu'au tsunami !

(1) – Paris : Oskar éditeur, janvier 2013.

L'intégration tout en conservant sa culture...

Voyage à Auschwitz, de Nikolaï Angelov (2015)

En soixante-dix-huit pages, ce *Récit d'un jeune Rom* est à la fois une biographie, un témoignage poignant sur une expérience personnelle (un voyage à Auschwitz), un dossier documentaire sur les Roms, une valorisation du dispositif que constitue le service civique.

Les discriminations sont en toile de fond. À force de courage, de volonté, de chance peut-être aussi, un nouveau départ et une intégration dans un nouvel environnement sont possibles. Voilà l'essentiel des messages que livre Nikolaï Angelov, sans oublier l'horreur des crimes nazis et l'importance de ne pas oublier, aujourd'hui plus que jamais avec la poussée de l'extrême droite un peu partout en Europe.

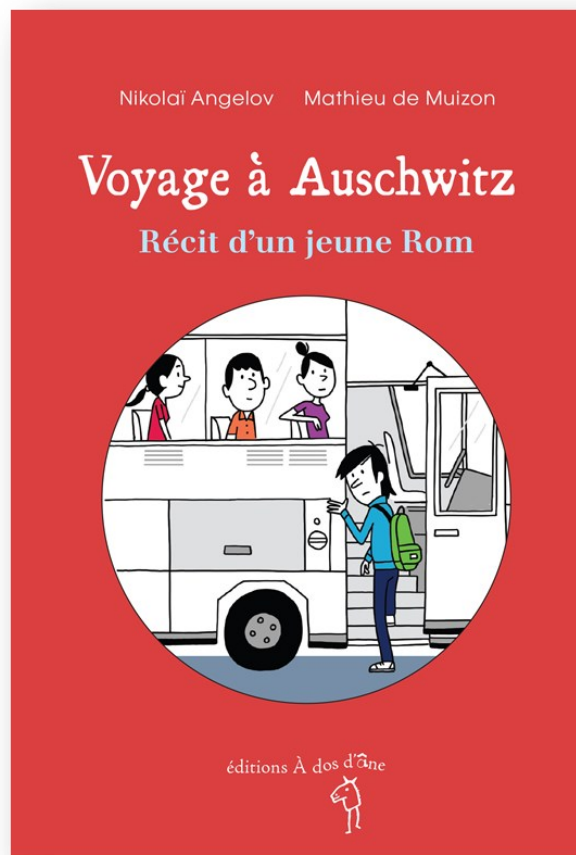
Nikolaï a fui la Bulgarie à l'âge de 19 ans car pour un jeune Rom, il y a là-bas la misère, le rejet, les discriminations, l'absence d'avenir. Il arrive en France sans parler français. Il devient SDF, mais il a la chance de rencontrer une personne qui va l'aider.

Et il va pouvoir s'engager en service civique, au sein d'une association, pour aider les Roms des bidonvilles. Ayant appris le français, il a l'avantage de parler bulgare et romanès. À la suite, il est recruté à la ville de Paris pour ses compétences.

Nikolaï raconte sa vie d'enfant à Brenitza, son petit village, où il y a les Bulgares « blancs » et eux, les Roms, « *sombres de peau* ». À 14 ans, il s'enfuit pour aller travailler à Sofia, gagner un peu d'argent en travaillant sur des chantiers, puis rejoindre plus tard son père « *parti en France pour gagner de l'argent* ». De fait, ils vont mendier ensemble.



Nikolaï Angelov : un Rom venu de Bulgarie raconte son voyage à Auschwitz



Les propos de Nikolaï Angelov ont été recueillis et transcrits par Thierry Heuninck. Les illustrations sont de Mathieu de Muizon. Éditions À dos d'âne (coll. « Un monde pas à pas »), 2015 (10 euros). À partir de 11 ans.

« Et si tout ça recommençait ? »

En 2014, Nikolaï a l'opportunité d'effectuer un voyage à Cracovie-Auschwitz où sont attendus un millier de jeunes Roms, venus de tous les pays, pour commémorer le génocide des Roms et de toutes les autres victimes des camps de la mort.

Mille jeunes Roms... C'est la fête, la musique, la danse, qui n'ont pas de frontière. Mais le voyage va prendre fin et il reste au programme la visite d'Auschwitz-Birkenau.

Pour Nikolaï, c'est un choc. Il en fait des cauchemars longtemps après. Il reconnaît qu'il n'est plus le même depuis ce voyage. « *Ici en France, partout en Europe, confie-t-il, l'extrême droite se renforce, gagne en nombre. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir peur tout le temps. Et si tout ça revenait ? Et si tout ça recommençait ?* »

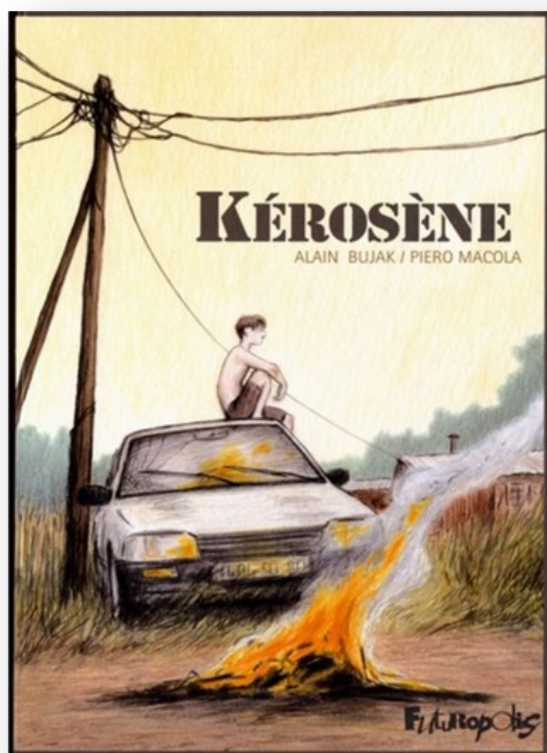
Le troisième chapitre est consacré aux Roms, à leur origine, leur histoire, leur culture... Et cette partie documentaire nous ramène inexorablement à la déportation et à l'extermination d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, parce qu'ils étaient Juifs, Tsiganes, communistes ou handicapés mentaux – une « *race inférieure* » que les nazis comparent à de la vermine.

Pour terminer sur une note plus optimiste, l'auteur rappelle que « *comme toujours, l'éducation et l'instruction des enfants demeurent le socle d'une intégration possible* ». Ils deviendront « *transmetteurs* » d'une culture nouvelle vers leurs parents, « *car c'est en comprenant son environnement qu'on peut s'inscrire dans une société* »...

Reportage sur le relogement d'une communauté manouche *Kérosène*, de Piero Macola et Alain Bujak (2017)

Mont-de-Marsan, novembre 2009 à novembre 2016. Alain Bujak est un photographe qui vient effectuer un reportage dans le camp du Rond, où vivent des manouches sédentarisés. Il a un peu d'appréhension car il ne connaît pas du tout le monde manouche, sinon à travers les préjugés habituels. Parmi les moins cruels : « *Des gens pas fréquentables, dont il faut se méfier et qui n'apportent que des ennuis* »...

Kérosène est un récit de Piero Macola et Alain Bujak. Le premier est également l'illustrateur. Une trentaine de photographies tirées du reportage photographique donnent vie au récit. Ces photos montrent le cadre de vie et livrent des portraits qui révèlent l'humain.



Album BD et photographique de 132 pages (21 euros)

Alain Bujak rencontre tout d'abord Marie, « *le sésame pour tout gadjo* ⁽¹⁾ qui veut connaître l'endroit ». Marie lui raconte son histoire – celle du camp où sa famille a dû s'installer juste à la fin de la Seconde Guerre mondiale sur ordre des autorités. S'ouvrent pour la famille manouche des décennies de racisme, de misère et surtout de solitude. La famille n'a plus bougé, sauf pour faire les saisons, et elle a perdu ses coutumes au fil du temps. D'autres familles sont arrivées...

Le récit de Marie est interrompu par un terrible vrombissement à vous dézinguer les tympans. C'est que le camp est situé juste à côté d'une base militaire aérienne. Non seulement les manouches doivent supporter le vacarme assourdissant, mais en plus il y a le kérosène qui vous dégringole dessus... Théoriquement, pour des questions de santé, personne ne devrait vivre là !

L'équipe municipale précédente connaissait les mauvaises conditions de vie au sein du camp du Rond, dangereuses pour la santé, mais n'a jamais rien fait, sinon, en 2007, vendre le terrain à l'armée pour un euro symbolique. Les manouches, plus ou moins sédentarisés dans ce terrain, doivent partir. C'est un déchirement pour eux. Dès lors, la nouvelle équipe municipale n'a pas d'autres solutions que d'envisager le relogement des manouches du camp...

L'album BD devient alors passionnant. Les auteurs montrent ce qui fait l'identité des manouches. On croit avoir compris mais avec Alain Reyniers, ethnologue, directeur scientifique de la revue *Études tsiganes*, on découvre que chaque communauté est différente et qu'il faut éviter de généraliser.

Un lotissement de 51 logements au « Gouillardet »

La nouvelle municipalité est pleine de bonnes intentions. Elle prend les moyens pour réussir la concertation et mener son projet à son terme, mais tout est ici très com-

(1) – Pour les gens du voyage, un gadjo est un homme qui n'appartient pas à leur communauté.

plexe, a priori presque sans solution, car le camp du Rond, c'est toute l'histoire de cette communauté manouche. Ce sont des habitudes, des souvenirs, un attachement au lieu, « *nourri de traditions et de symboles, qui relève du spirituel* ». Et s'installer dans un quartier de la ville, c'est ne plus être pareillement dehors, et c'est aussi avoir pour voisins des personnes qui n'appartiennent pas à la communauté.

Or, écrivent les auteurs, « *la méconnaissance, les préjugés, la peur de l'autre, de ses différences, ont creusé un fossé* » entre les populations tziganes et les autres. La méfiance ne date pas d'hier ! Marie raconte : « *On était toujours contrôlés, comme des prisonniers. Quand on arrivait quelque part, il fallait faire signer les carnets à la mairie. Avant de repartir aussi. Je ne sais pas pour qui ils nous prenaient* ». Pour les manouches, les droits finissent par s'oublier. Ils se retrouvent mis à l'écart, exclus ; ils s'habituent à cette situation et tout cela, pour eux, devient finalement normal...

On s'en serait douté : les familles manouches rejettent l'idée du relogement par respect de leur identité et des

traditions. Le lotissement du « Gouillardet », avec 51 logements, va tout de même voir le jour ⁽²⁾.

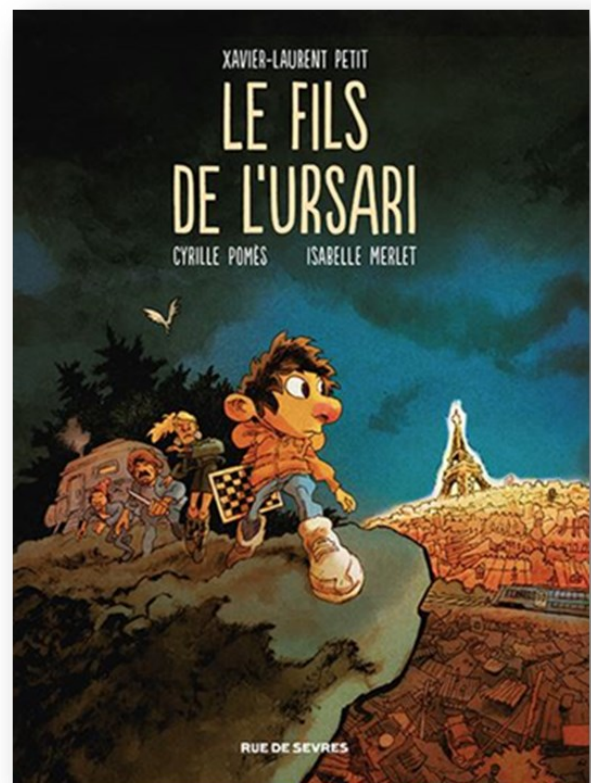
Les manouches annoncent que des caravanes seront brûlées sur place. Ce soir-là, les paroles viennent plus facilement. Les caravanes qu'on menace de détruire sont celles où il y a eu des décès... « *Chez nous, explique-t-au photographe, il n'y a pas d'héritages. Quand il y a un décès, on creuse un grand trou, on y met les effets du défunt et on recouvre. Ces affaires, personne ne doit y toucher* »... C'est comme cela qu'Alain Bujak prend conscience que le camp du Rond est vraiment une « *terre de mémoire* ».

2015 : c'est l'emménagement dans des logements tout neufs. Donc avec plein de défauts de construction ! Malgré tout, c'est propre, confortable. Mais où mettre les caravanes ? Un an plus tard, pour le chef de projet, Guillaume Buchaniek, « *les choses se passent plutôt bien* ». Seules deux familles sont parties ailleurs. Il n'empêche, la standardisation de la société est à l'œuvre avec la dilution des repères culturels et identitaires. Pour preuve, il n'y a qu'à observer les prénoms des enfants : ce sont ceux entendus à la télé !

Le roman « ados » de Xavier-Laurent Petit adapté en BD *Le Fils de l'Ursari*, de C. Pomès (Rue de Sèvres, 2019)

Le *Fils de l'Ursari* est d'abord un roman jeunesse de Xavier-Laurent Petit, publiée à l'École des loisirs en 2016 (prix Sorcières « romans adolescents » 2017). En 2019, aux éditions Rue de Sèvres, Cyrille Pomès (scénario et dessin) et Isabelle Merlet (mise en couleurs) en assurent une adaptation en bande dessinée (130 pages, 16 euros). Nous y découvrons une famille rom qui va faire un long voyage de Tamasciu (Roumanie) jusqu'à Paris. Pensant y trouver le rêve, mais après avoir été manipulée par des marchands de sommeil, une fois sur place elle connaît plutôt le cauchemar...

C'est l'histoire d'une famille dont le chemin est semé d'embûches. Stigmatisés dans leur propre pays, les Zidar essaient, tant bien que mal, de gagner leur pain. Le père, Zidar Lazar, est Ursari : montreur d'ours. Lui et les siens sont sur les routes ; l'itinérance est leur mode de vie. De la Roumanie à la France, ils caressent l'espoir d'une vie meilleure. Cependant, ils se font duper par des personnes peu scrupuleuses qui ne cherchent qu'à tirer profit de la situation en leur collant une dette sur le dos. « *Les Champs-Élysées, le Moulin rouge, Neymar, les*



(2) – <https://palmares.archi/2016/projets-candidats/smlxl/lotissement-gouillardet-mont-de-marsan/>

boutiques Prada (...)», tout cela est bien loin lorsque les Zidar arrivent sur un camp insalubre...

Ciprian est le jeune fils de Zidar Lazar. Le lecteur va pouvoir suivre le parcours de cette famille à travers le regard du garçon, le protagoniste de l'histoire. Lui et son frère vont devenir « *emprunteurs* » de portefeuilles ; Vera leur sœur, « *nourrice itinérante* » ; leur mère « *gardienne de billets de banque* » ; leur père « *ferrailleur de nuit* ». Ils vont mendier, voler, se faire exploiter et Vera connaîtra les ravages intérieurs de la prostitution : « *Son regard semblait parfaitement vide, comme si elle n'habitait plus son corps* ». Ciprian ressent tout ce qui pèse sur eux ; il est encore un enfant mais il a déjà bien du vécu. Alors qu'il est au « *travail* » dans Paris, il va se découvrir une passion...

Quand les échecs deviennent une « planche de salut »

Ciprian se trouve au jardin du « *Lusquembourg* » lorsqu'il observe, attentivement et en cachette, deux adultes qui jouent aux échecs : « *Pourquoi ce jeu-là m'a tout de suite attiré comme un aimant ?* », s'interroge-t-il au fond de lui. Chaque jour, inlassablement, le garçon revient au même endroit comme pour s'imprégner de ces parties d'échecs qui le captivent, de ce jeu qu'il semble déjà connaître sans même l'avoir encore pratiqué. C'est « *Madame Baleine* », ainsi baptisée par Ciprian, qui va repérer le petit curieux et lui laisser la possibilité de jouer. Elle et José, son partenaire de jeu, vont être stupéfaits devant le génie de Ciprian qui a parfaitement enregistré ce qu'il a observé des jours durant : « *Ce gamin est incroyable* », comme le souligne José, un champion d'échecs et responsable de la formation de jeunes joueurs.

Les échecs sont une bouffée d'oxygène pour le jeune garçon, une bulle protectrice. Cependant, la vie des Zi-

dar est toujours aussi pénible dans le camp. Ciprian en fait physiquement les frais, il se blesse : « *La douleur [est] insupportable, une pointe d'acier enfoncée dans mon tympan* ». Un homme, Karoly, se fait tuer et Dimetriu, le grand frère de Ciprian, est embarqué au poste de police parce qu'il s'est révolté face à l'intrusion inopinée des forces de l'ordre et des journalistes : « *On est pas des bêtes, vous avez pas le droit de nous filmer !* » Et il va falloir quitter les lieux : « *Pour des raisons sanitaires, l'évacuation du camp a été décidée par la préfecture* ». Le relogement dans des conditions plus décentes sera de courte durée et les Zidar se retrouveront dans un autre camp avec les « *mêmes ordures, mêmes bruits, mêmes odeurs, mêmes rats, mêmes chiens qui [gueulent]* »...

Un concours de circonstances va conduire le père de Ciprian au poste de police ; il est accusé d'avoir assassiné Karoly avec son couteau Ursari. Dans le même temps, la famille Zidar continue de se faire harceler dans le camp pour rembourser sa « *dette* ». Malgré tous ces déboires, Ciprian va saisir la main tendue de ses nouveaux amis et va pouvoir aller à l'école : « *La spécialité de madame beaux-yeux [c'est] nous : tous ceux qui ne [parlent] pas français* ». Et, comme pour les échecs, le jeune garçon apprend très vite ! Il lit beaucoup et ramène des livres au campement... Ciprian est partagé, tiraillé, entre deux mondes. Lors d'un retour à Tamasciu, le jeune garçon fait part de son attachement à sa communauté et du déchirement intérieur qu'il vit : « *Mes racines [sont] dans la forêt, parmi les arbres... Et [elles] [se] [sont] arrachées* ».

Cette histoire nous parle des réalités vécues par nombre de familles roms et également des bonnes surprises que l'on peut rencontrer en chemin, des talents cachés qui peuvent sauver une vie !

Un conte qui chante la quête de l'amour ***En toi tous les soleils*, de Marianne Poncelet (2019)**

Elina et Yanis reçoivent d'un vieil homme sage, Amael, un talisman qui doit les guider au cours de leur périple sur terre... Et puis c'est Maya qui reçoit d'une vieille femme une pierre de bonheur que lui avait transmise sa grand-mère, qui la détenait elle-même d'une femme venue de terres lointaines. La pierre doit la conduire vers celui qui l'attend. Au terme d'un très long voyage... C'est aussi un très long voyage qui a amené Yanko dans les mêmes contrées. Un prodige va se produire. Mais il se veut libre et il part. Maya plonge alors

« *dans la sagesse de l'incertitude* ». Le reverra-t-elle un jour ? Elle veut le croire.

Voilà déjà deux histoires, dont on ne sait pas encore ce qui les réunit, et quatre premiers chapitres parcourus. Les quatorze suivants racontent Diego, un petit Gitan qui a vocation à tracer « *sur le papier des gadjé l'histoire de ce peuple libre comme le vent* »... Anya, quant à elle, s'adonne avec passion à la peinture. Elle a l'art de capter « *en un regard de lumière l'âme des choses* »... Mais ils vont se trouver et se perdre à maintes reprises et ce

Le récit de l'histoire du monde par Amael

« Au commencement du monde, une terre jaillie de la mer avait recueilli les enfants des dieux. Venus des étoiles, ils avaient la peau sombre et portaient dans leur sang une semence divine. Unis aux mortelles, ils édifièrent un merveilleux royaume à l'image de leurs ancêtres.

Dans ce royaume, tout était de cristal et de lumière. L'or y brillait de mille feux. Les pierres précieuses pavaien les allées où les enfants s'élançaient en riant. Les vergers abondaient de fruits, les rivières s'écoulaient patiemment vers la mer, les fleurs saluaient chaque printemps avec une ardeur renouvelée...

Ce royaume était gouverné par des rois qui se jugeaient les uns les autres dans la plus grande humilité. Ils unissaient leurs efforts pour améliorer le bien-être de leurs peuples. Si la Terre frémissait, ils communiquaient avec les différents règnes afin de l'apaiser. Ils prenaient soin de la vie. Leurs pères s'en étaient allés en laissant un seul mot gravé dans le cristal : servir. Ils servaient donc la vie en l'honorant et celle-ci le leur rendait en abondance.

Mais au fil du temps, les enfants des dieux utilisèrent le pouvoir de leur cœur à des fins égoïstes. Ils devinrent avides. Orgueilleux. Ils oublièrent la puissance de la terre et ne crurent plus qu'en la leur. N'étaient-ils pas capables désormais de reproduire la vie artificiellement ? De diviser l'atome ? Ils déplaçaient aisément les montagnes et façonnaient l'être humain à leur guise.

Ils créèrent bientôt des esclaves aux corps et aux âmes déformés chargés de réaliser les tâches trop ingrates à leur place. Ils faisaient grossir les animaux à souhait afin qu'ils fournissent plus de nourriture. Ils brûlaient les forêts primaires pour y installer leurs plantes modifiées. Leurs ambitions étaient sans limites. Et désormais, la science avait tout pouvoir. Avec elle les hommes seraient les maîtres de l'univers. Dans leur délire, ils s'imaginaient usurper le pouvoir des dieux : celui de créer et celui de détruire. Ils oublièrent le mot "servir". Ils refusèrent de respecter la Terre qui leur avait été donnée en présent. Ils négligèrent de monter aux sommets des montagnes pour humblement lui rendre hommage.

Un soir, les premières convulsions se firent sentir. La Terre ignorée se rebellait. Et comme plus personne ne connaissait son langage, il fut impossible d'implorer son pardon. Bientôt des vents contraires secouèrent les plaines sans relâche, attisant le feu destructeur, puis les grandes eaux engloutirent toute trace de vie et le monde ne fut plus qu'un immense chaos.

(...) Quelques-uns s'enfuirent avant que n'arrive le désastre final. Ils s'échappèrent des îles et leurs pas suivirent les routes qui voulaient bien les mener où se réfugier. (...) En attendant, un poison subtil s'était infiltré dans le cœur des hommes : celui de la vengeance. Il fallait à tout prix se venger des dieux ingrats, des rois cruels, de ceux qui avaient inventé le mal par ignorance ou par vanité. Voilà pourquoi aujourd'hui encore il faut nous battre contre les forces noires qui habitent une partie de notre âme » (pages 10 à 13).

n'est qu'au terme d'un long voyage que va désormais briller « *en elle tous les soleils qu'elle a cherchés de vie en vie* »...

En toi tous les soleils est présenté en quatrième de couverture comme « *un lumineux conte initiatique au charme tzigane* ». Il s'agit bien d'un conte, assez court comme il se doit (108 pages), avec sa part de merveilleux et de mystère. Mais c'est tout de même un récit, avec des personnages tout à fait réels et des êtres surnaturels. Il y a bien une histoire, qui peut paraître parfois un peu étrange, où il est question surtout de liberté, de désir, d'amour et de souffrance, de quête et de transmission.

Un conte présenté comme « *initiatique* » implique différents niveaux de lecture. Il se prête à diverses interprétations, annonciatrices d'échanges féconds entre lecteurs sur les ressentis et la compréhension du contenu.

Le lecteur hermétique aux messages pourra prendre plaisir à la poésie de l'écriture. L'auteure jongle avec les mots. Quelle aisance pour traduire l'histoire du monde, les réalités quotidiennes ou les sentiments les plus passionnés !

Le lecteur fermé à la poésie pourra toujours s'intéresser à ce que ce petit livre magique nous dit du peuple tzigane, ses croyances, son sens de la liberté qu'incarne le voyage, son vécu du bonheur et du manque, son respect de la nature et de la Terre qui le porte...



D'abord publié chez L'Harmattan en 2019, *En toi tous les soleils* est sorti en juillet 2020 aux éditions de Noyelles (France Loisirs Poche)